

LES CHEMINS DE L' ECRITURE.

LE HEROS ROMANESQUE.

- I) Eric de Schepper-Granier, "la Dame de Vallérargues".
- II) Max Roqueta - "Lo grand teatre de Dieu" (Verd Paradis III)
- III) L'écriture de M. Rouquette et la Garrigue
(article de Connaissance du Pays d'Oc)
- IV) Jean Joubert : extrait de "Un bon Sauvage", roman .
- V) Joseph Delteil, extrait de "Choléra", roman .

LE SENTIMENT POETIQUE.

- VI) Garrigue. Photos Bob Ter Schiphorst. Texte F.B. Michel
- VII) La garrigue. Photos, et textes d'écrivains. Anthologie.
- VIII) René Char : extraits de "Fureur et Mystère" et "La parole en archipel".
- IX) Gil Jouanard : extraits de "Sous la dictée du Pays".

Tarabusta
 talhièr ceucle
 occitan estudiants
 de montpelhièr

«LA DAME DE VALLERARGUES», roman à caractère autobiographique écrit dans un style riche et provocateur, qui nous mène des mensonges de l'histoire aux fantasmes d'une fin de race.

Eric de Schepper-Granier, né en janvier 1948, fils de pasteur d'origine flamande et de mère provençale, du pays des Gardons, a passé son enfance dans le Haut Vivarais.

Des soubresauts camisards à nos hystéries contemporaines, l'auteur pose un regard sans complaisance sur un passé obsédant et sur ses héritiers.

«LA DAME DE VALLERARGUES» ne s'achève pas à la première époque ; une deuxième est en préparation et une troisième est envisagée...

couverture
 dessin de Anne Molines

LA DAME DE VALLERARGUES

Eric de Schepper-Granier



Editions Tarabusta
 34000 MONTPELLIER

" Des ruines de pierre naquit
un peuple en ruines --- "

✓ ...Du Castellàs, au milieu des ruines, le regard embrassait d'autres ruines. J'ai laissé traîner mon regard sur la plaine et j'ai vu. J'ai vu les mazets qui finissaient d'entrer dans la légende, les friches grignotées par le cade et le thym, le temple du Puech sans tuiles ni charpente ; et l'oppidum de Suzon, des ruines. Et j'ai vu les ruines qu'on ne voit pas, celles qui mordent au cœur dans la pénombre des greniers. Dans ces greniers, sous la tuile romaine des mas ou des maisons de villages, des fils de fer vaguement tendus achèvent de rouiller. Ils traînent après eux de lourdes toiles de soie qui ne viennent pas des «manhans». C'était ici le pays des «manhans» ; c'est aujourd'hui celui des «aranhas» et de la «telaranha». Ce jour-là, au Castellàs, j'avais encore la force des regrets et j'ai regretté l'époque du vers à soie, le temps où Méjannes-le Clap ne parlait pas flamand, le temps où Vallérargues ne parlait pas français, comme cela ; allez savoir pourquoi ?

Les ruines que l'on voit, celles qu'on ne voit pas. Le charme de ce pays ? Quel charme ? Voici la terre des ruines et du soleil, aimables épousailles desquelles naîtront, j'annule le temps, les «tous de Dieu», les damnés de la terre et à l'occasion, si l'occasion s'en présente, quelques rebelles, à l'occasion.

Des ruines de pierres naquit un peuple en ruine...

"... Et l'enfant court dans la garrigue
jusqu'à tomber" -

La bonne Conscience de Don Juan, c'est cela, voilà que je suis la Bonne Conscience de Don Juan, le Commandeur lui-même, médecin des médecins, Pape des Papes, au-delà de l'Au-delà... Il est tout aussi possible que vous n'y compreniez rien, que je n'y comprenne rien : le Commandeur est peut-être «sans» morale, il est peut-être pire que Don Juan dans cet «absolu» que nous n'atteindrons jamais ? Il est peut-être mieux que Don Juan ?...

Je me suis mis à courir dans la garrigue, sous l'orage, jusqu'à tomber.

Est-ce le hoquet ou le rire, les larmes ou bien la pluie ?

Sous mes pieds, ça grouille de péristyles renversés et de squelettes à mon effigie. Il n'est pas... utile, de ramener tout cela à la lumière, les quelques trop qui se croient immortels vont trouver mon archéologie indécente, pour le moins. Et tellement clandestine que celle-là n'explique rien : elle ne livre que l'illusion des choses, et des êtres.

Ceux-là ont découvert une cache sous un placard encastré dans un mur, au Mas de Saillens. Ceux-là : un architecte wallon de Louvain et sa femme. Ils y ont fait couler du ciment pour éviter que leurs enfants ne s'y cassent une jambe ou quelque chose dans le genre. Depuis, les fantômes de Saillens, nos fantômes, ont déserté le Mas de Saillens pour nulle part.

Ceux-là ont fait joindre les pierres et dans l'écurie qui n'en est plus une, ils ont ciré la mangeoire qu'ils ont rempli d'immortelles, c'est plus sûr(...), et d'herbes séchées. Un vieux joug pendu à la voûte sert de lustre. La magnanerie, débarrassée de ses fils de fer rouillés, est devenue la salle de jeux des enfants. Et moi, sans rancune, sans soupir, j'écoute passer le temps.

✓ Sans rancune, sans soupir... Et pourtant, pourtant je me suis mis à courir dans la garrigue, sous l'orage, jusqu'à tomber.

Est-ce le hoquet ou le rire ? Est-ce les larmes ou bien la pluie ?

Je me relève. Le ciel est sombre comme la plainte d'un loup dont la patte est écrasée entre les mâchoires du piège ; du piège.

A une portée de fusil le mazet en ruines d'Ernest Granier est entré pour de bon dans la légende. Je me jette entre les cyprès du cimetière familial ; ils sont noirs sur le ciel noir. Sous mes pieds, des squelettes à mon effigie.

-Diga-me papeta, ont siás ?

Des demandes d'enfant, de tout petit enfant, me montent aux lèvres.

-Diga-me mon grand, ont anam ?

Et je n'ai pas honte de quémender un signe. Je ne réclame qu'un tout petit signe pour un tout petit enfant qui allait boire «au lion» de Vallérargues l'eau d'une source qui savait lutter contre l'été indien de Vallérargues. L'été indien, village indien ; la paix blanche, la paix civile...

... De la bave au museau, une transe voulue et provoquée : «Mon enfant je te le dis»... et l'enfant court dans la garrigue, jusqu'à tomber. Le nez dans la farigoule, des cailloux et de la terre plein la bouche, surtout des cailloux, l'enfant pleure comme un enfant.

"Vous avez vendu tous les mas et toutes les garrigues?"

Le sperme des pendus ne féconde pas la terre et la mandragore s'en balance, mais les larmes des enfants que vous dites stériles engendrent des galaxies insoupçonnables. Et moi, je vous dis de reculer devant l'enfant qui pleure, je vous ordonne de ne pas souiller ses cheveux blonds de vos doigts consolateurs qui transpirent de mensonges et de prostitutions. Car il s'agit là d'un acte magique.

D'un peuple châtré ne pousse rien.

Vous avez vendu tous les mas et toutes les garrigues. Vous avez mis des vieillards empaillés sur le pas des portes. Vous avez soufflé dans les fifres et les galoubets et vous avez tapé sur les grands tambours de la Provence pour faire croire à cette vie qui n'est plus en vous, à cette vie que vous nous avez bradée au plus offrant, au plus ETRANGER à cette vie. Et moi qui ne vais pas aussi vite que vos spéculations ou que vos «temps modernes», je me prends le droit de me réserver un peu de ce monde assassiné qui est encore le mien. Je voulais un territoire à ma mesure, pas une réserve ; je ne demandais pas l'Amérique, surtout pas l'Amérique...

Trois moulins sur une colline. Me voici au beau milieu de la Vaunage et je ne vois qu'eux. Trois moulins en ruine, comme il se doit.X

-Victor Bénézet ? Si, je l'ai bien connu ; il avait un mazet sur la colline... Peuchère, aujourd'hui ils ont tombé les mazets, je sais pas ce qu'ils font aller ! ... Je peux vous mener à la maison de sa veuve...

Je cherchais la maison de mes arrières grands-parents à Calvisson ; j'ai monté la rue jusqu'aux halles mais je n'ai rien trouvé. La mémoire particulière est déjà entrée dans la légende. Seul, posé comme une borne sur les chemins déjà envahis par le désert de l'oubli, de ma mémoire, le village accrochera mes regards et mes

pensées chaque fois qu'en voiture je passerai au pied des trois moulins de Calvisson.

-Ah ? Victor Bénézet n'était pas votre grand-père, il était le fils de votre arrière grand-père... Alors non, j'ai pas connu votre arrière grand-père, ça remonte au siècle passé ; vous pensez, je suis née en mille neuf cent cinq...

Elle était pleine de bonne volonté cette dame de Calvisson, mais elle était trop jeune ; vous pensez, mille neuf cent cinq... Il ne faudrait pas gratter bien loin pour me retrouver au «Trou de l'Assemblée» ou sur les pentes du Mas Doucet par une nuit d'hiver de 1704...

Mais chut ! N'exhumons rien. Pas d'archéologie chromosomique, pas de génétique exhumatoire...

Le «Gripet» de Vallérargues me fait un pied-de-nez et court sonner la cloche fêlée de l'Horloge. Celui-là on l'appelait la «Quique» et son pied-bot nous faisait plus de peur que le diable de Calvin. «Pied-bot, pied fourchu, la Quique est un mal venu, même qu'il l'a dans le cul»... E Noémi, la simple, pas bien belle c'est sûr, sale tout le village à se foutre d'elle, tous les vieux garçons à se l'envoyer sans compter les hommes mariés.

Cet été-là le «Gripet» a fichu le feu à la garrigue, l'été de 1917. Il aurait été plus «pratique» de dire que c'était le Granier mais manque de bo c'était pas lui, il s'agissait d'un pastre de Seynes un berger imprudent...

Le Granier lui, il avait des visions mystiques paraît qu'il voyait le Christ, rien que ça ; c'est peut-être pour cette raison qu'ils l'ont expédié à Montfavet ?...

-Si je reste dans ce village je vais devenir fou, affirmait Ernest à ma grand-mère.

"A Fontjouve ce qui restait du jardin à la française s'épuisait sous le plomb d'un soleil méditerranéen.
* Le thym reprenait peu à peu son territoire".

cette parisienne amoureuse des oliviers et des cades. C'était... épuisant, de ne pouvoir concilier les deux, et ce n'était pas possible car il y avait trop à faire avec l'une, et comme souvent, le temps me manquait. Je pris la résolution de me consacrer à Judith, entièrement, sans compromis.

Julie admit la chose sans faiblir, sans peur aussi car elle savait que les risques ne résidaient pas là.

Y avait-il seulement un risque ?

Il y eut un long silence entre Julie et moi. Rien qu'un silence. Rien de moins, et rien de plus.

Il y eut l'amour avec Judith parce que l'amour était là avant les mots ; et puis, que les mots ne remplacent pas l'amour, quand bien même celui-ci reste-t-il au regard des mains pressées, des impatiences humides.

Je regardais comme je regarde encore avec les mains, et je tenais Judith dans mon regard. serrée, prise et mise selon ses envies et les miennes, avant les mots ; avant tout.

La Diane accusait le choc -je parle de la chaleur- sans que le soleil n'atteigne le cœur de sa pierre effritée.

Elle se voulait gréco-romaine mais n'était que romaine bien que rondouillarde et fort penchée.

Je révisais quelque peu mon jugement précédent comme on se dit : tiens ? ,en me disant que cette Diane avait une niaiserie de plus que seuls les romains surent atteindre. De toutes façons, cette statue puait le Fragonard ; je n'ai jamais rien pigé à cet art d'artiste de régime, peut-être encore moins lorsqu'il s'agit de l'Ancien... Que leur prit-il, à ces aristocrates languedociens, de planter cette pulpeuse femelle au bord du bassin avec son arc de Cupidon et son carquois sans flèches ? Voulurent-ils imiter je ne sais quelle grandeur qui ma foi ne dépasse guère le ras des pâques

rettes puisqu'à l'ombre des pelouses royales ? A l'ombre de tout ce qui ne fut jamais eux-mêmes, les aristocrates et les bourgeois languedociens se prirent au jeu des autres. Ce fut parfois «provincial», dans le sens péjoratif du terme, et déjà le terme lui-même même appliqué avec légèreté est à dégueuler. «Provincial», plouc, mal dégrossi ; les bourgeois et les aristos de la Provence et du Languedoc s'essayèrent à imiter ce qu'ils prirent pour de la grandeur et du bien-vivre. A l'ombre, toujours à l'ombre de ce qui se faisait à Paris, ils en saisirent même le langage qu'ils mirent un temps fou à parler selon le «bien-vivre» et la «grandeur». Ils se firent tailler des jardins à la française et parfois à l'anglaise et ils y plantèrent, l'ai-je dit ? , des Dianes fragonardes sur le bord des bassins asséchés. Ce fut le siècle d'or de nos maîtres et de nos seigneurs, quand les manufactures roulaient la soie et lorsque le commerce n'était pas interrompu par «des scélérats attroupés qui tenaient les grands chemins et causaient plusieurs désordres». La cause est entendue ! Pas besoin de gueuler dans le désert «des goémons de nécropole» ni de se répandre en regrets, à défaut d'excuses, ni de coller de piètres revendications au cul de sa bagnole. Taisez-vous donc continuateurs de l'ordre, descendants des défaites, ayez au moins cette grandeur-là.

* A Fontjouve, ce qui restait du jardin à la française s'épuisait sous le plomb d'un soleil méditerranéen. Et ça crevait de soif au rythme lent des journées qui n'en finissaient plus. Revanche facile je l'avoue, et même qu'on ne devrait pas dire, mais revanche tout de même ; sans passion, je l'accorde.

Le thym reprenait peu à peu son territoire, une herbe plus grasse qu'en garrigue, apportée là par un vent têtu. De sales plantes aussi qui s'installaient sans vergogne, certaines de reconquérir cette terre après avoir été interdites de séjour d'une certaine manière.

~~aussi~~ «au nom du roi»...

Le parc du château de Sérilhan s'abandonnait à l'abandon.

Là-bas, au bout de la grande allée, les anciens maîtres de la demeure mélangeaient leurs os dans l'effondrement de leur caisse de chêne, au rythme lent des journées qui n'en finissaient plus.

Et les cyprès faisaient une ombre chiche à ces ombres du passé qui vécurent si facilement, à l'ombre de leur présent.

Une cigale vint s'accrocher au mur, juste au-dessus de moi. Elle grésilla puis se tut.

C'était peut-être cela, la fin du monde ? Le mien ressemblait à celui de Fontjouve : la chute de la maison Usher... ✓

J'aurais voulu être à la terrasse d'un café à mâter les jambes des femmes quand elles passent ! Laisser mon imagination escalader bien haut, la laisser se fourvoyer, oh ! la la ! carrément là, où ça ne s'invente pas ; et me saouler de bière flamande, en priant les Jésus dérisoires qui s'agrippent aux linteaux des cathédrales. Voilà, j'aurais été rien de moins qu'une belle figure de mon temps, figurative !, et j'aurais écrit : Journal d'un contemporain du Petit Jésus en sucre. Première partie : de la débauche à la conversion. Ou bien serais-je allé me pendre ou me faire pendre comme Nerval à la grille indifférente d'un hôtel particulier à peine bourgeois.

Oui, c'était peut-être cela, la fin du monde ? Je me retrouvais pamphlétaire politique, au pire journaliste parlementaire, rien de très excitant.

Pas besoin de Belles Lettres pour parler de la Cinquième République, suffisait de prolonger la médiocrité ambiante, faire un papier et ça ira, ça ira, ça ira...

Gédéon disait souvent que, sans le nord

de la Loire, nous serions, ici, «enfin débarrassés du monstrueux régime». Et ce mépris qu'il affichait pour tous «ces parvenus de l'Elysée».

-Enfants, je vous le dis...

L'errance continuait. Orphelins du moindre espoir, nous allions. Le pays nous l'avions dans le cœur, dans le ventre, dans les mains. Nous ne pouvions pas aimer la France car celle-ci était trop loin, et loin de tout ce qui était ce que nous étions.

Lorsque Gédéon regardait loin derrière les rancarèdes, là-bas où le flou de son regard se perdait, il avait l'œil humide et le muscle de la joue vibrant. Il fut vicomte, à son époque...

Cela n'était guère raisonnable, je sais bien, mais le terre à terre dans lequel je vivais me faisait saisir la seule réalité de ce pays ; toujours le même.

Et cela remontait très haut dans le temps. Et cela était ce que nous pouvions nommer : des méfaits de l'annexion aux bienfaits d'une unité nationale...

Du haut du Castellat je regardais le pays.

Alors les mots s'effaçaient pour laisser la place aux images ; des images dures et violentes comme des mots durs et violents.

Et des bouffées de sentimentalisme à bon marché peut-être, où vous ne trouveriez peut-être pas votre place mais où je savais la mienne. Cela remontait très haut dans le temps, s'accusait dans ce siècle, et pourfendait le présent comme une éternelle rancune où il ne faudrait pas trop laisser se mélanger de la haine.

Il n'y avait plus ni papistes, ni parpaillots ; il y avait les nôtres, et les autres.

MAX ROQUETA

LO GRAND TEATRE DE DIEU

(VERD PARADIS III)

97 549
(95)



OCCITANIA

Mourir au Désert...
(une nouvelle de Max Rouquette :
"10 Cromûr".)

~~es ondre e mai se vchian amb sos cans~~ Somièt a quauqua bauma. Mas n'atrobèt ges. A la fin coma lo solelh trescolava aviá fach mai de camin que la luna. La patz de la seuva èra sens deca. Ges de bruch de caçaires o tot autre la veniá pas trebolar. Mas i montava a las bocas l'amarrum de la set. Sa lenga acomençava de las tocar, d'i bailar un pauc de l'imor qu'adejà i fautava a ela e sentiguèt nàisser dins son còrs una mena de malèstre. Lassitge de segur, mas fèbre adejà ; que lo cremava dau dedins. Volontava l'aiga. De tota la fòrça de sas carns sonava, pregava l'aiga. La sola causa de segur en aquel luòc, per aquel temps, qu'i seriá de michant trobar. Amb una rabi febrosa cerquèt, dins la comba, aquel trauc, aquel gorg, de llong d'un rèc secarós, que sas calhassas blancas èran tant d'òsses de bèstia giganta abandonats per las tartanas, cerquèt apasionadament lo pichòt rebat de cèl, ensenhat per quauque aucèl, de luont vengut ne culhir las pèiras preciosas, qu'i tornarián la patz au còr, e la man fresca dau repaus e de la sòm. Mas, de tot de llong de tot çò que posquèt seguir dau rèc, de ges de mena de biais atrobèt pas un degot d'aiga, quand seriá fangosa o verda de molsa. I semblèt dins lo calabrun veire escandilhar de belugas, d'estèlas saique. Mas demoravan pas en plaça, s'avalissián e puòl tornavan. S'espandiguèt que ne podiá pas mai. E la sòm lo prenguèt aquí ont èra tombat. E i esparnhèt tot lagui.

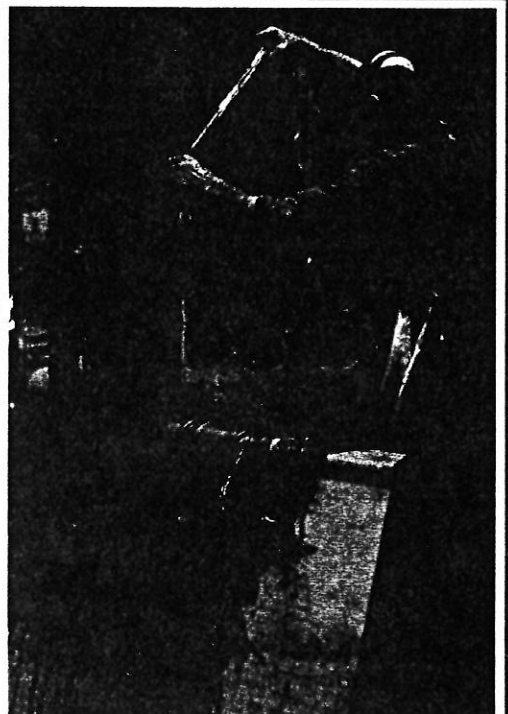
*
**

connaissance du pays d'oc

h au p^r amur? q p^r l'ame
capit ex fidei a n^ria olo^ron
p^rmuat lile. quello co p^rmuat
rofoloate m^rlneris.



I fidei p^r l'ame
capit ex fidei a n^ria olo^ron
p^rmuat lile. quello co p^rmuat
rofoloate m^rlneris.



- * les mégissiers de graulhet
- * la haute vallée de l'ardeche
- * luchon, la reine des pyrénées
- * lo teatre de la carrièra a dix ans
- * max rouquette et son «vert paradis»
- * la procession de la sanch à perpignan
- * les manuscrits de la faculté de médecine de montpellier

Le renard dans le bassin

En bas des ruines de Gardies, le grand bassin des jardiniers, bordé de plates-bandes de buis, recueillait l'eau de toutes les toitures par des canalisations d'argile. C'est une grande ruine de fosse maçonnée, aux dalles disjointes, envahie par les herbes folles et semée de gravats. Là, se déroula et se déroule répétitivement, sans fin, un grand drame. « Le Renard dans le Bassin » (« la mandra dins lo pesquièr ») raconte la lente agonie de la bête qui s'est égarée hors de son territoire. Elle est tombée prisonnière du bassin vide. Alors, viennent les journées brûlantes et sans ombre, les nuits sans eau où la fièvre remplace le sommeil et où l'envahit « le désir de l'orage », vient la peur, les halètements, la douleur, puis les derniers réflexes de survie flanchent comme autant de mécaniques ; et, en fond (au centre aussi, comme le canon d'un fusil, comme la brillance d'une arme), anti-espoir, affolement distillé qui apprivoise, qui dompte la chair vivante, il y a le regard de deux oiseaux charognards attendant l'heure de la faiblesse extrême pour planter leurs serres et leur bec. J'avais vu, un peu auparavant, une exposition de photos polonaises. Un instantané, pris pendant la révolte du ghetto de Varsovie, m'avait fasciné, branché sur son énergie immense de vie et de mort. Un jeune juif polonais, son fusil tombé à ses pieds, est tiré d'un trou par deux soldats allemands ; il regarde droit devant lui et ses yeux étaient deux puits où je manquai de me noyer. Quand j'ai (re)lu « Le Renard dans le Bassin », j'ai songé au Jeune homme du Ghetto. Cet instant pathétique et fraternel, au-delà de la rage et du Combat, cet instant où l'envie de vivre la



1

plus intense se confond avec une absolue indifférence vis-à-vis de la mort, il est saisi dans le texte de Max Rouquette. Comme il est saisi, d'une autre façon, dans « La mort de Costasolana » qui commence le livre, ou dans la fin du sanglier blessé, ou dans le très beau « Tombeau de Jean-Henri Fabre », lutte à mort, au désert de Nevada, entre la guêpe pepsis et l'araignée tarentule. Et, pourtant, ces pages ne sont pas des fables ou des métaphores. Le renard agonisant n'est qu'un renard. C'est tout. Et c'est Tout. Il est si profondément, par l'écriture, « investi » que, vivant son drame, vous vivez tout drame. Comme disaient les alchimistes du moyen âge : quand on est profondément quelque chose, on est toute chose. Une herbe, même, ou un reflet, peuvent condenser l'univers.

« Au bord du fossé, les graminées tremblaient, longues herbes sauvages et vigoureuses, aussi drues que le blé, ne demandant qu'à vivre leur vie d'humilité, dans leur coin, au soleil. Nous les piétinions, nous les foulions, et, couchés sur le dos,



62

« Vert Paradis » ou l'Éden éclaté

– « Vert Paradis » : c'est très peu l'Éden de l'enfance, comme l'imaginent les lecteurs qui ne vont pas au-delà du titre et se bornent à se souvenir de Baudelaire ! Votre livre n'est pas une œuvre de la transparence, mais une écriture du conflit : dans le paradis, dans la nature, il y a la lutte cruelle pour la vie. Les hommes y sont dominés par la mort et l'impuissance à maîtriser le réel (les jardins que la friche reconquiert). Votre écriture est l'écriture d'un univers problématique ; elle exprime une tension entre l'existence et le néant. (...)

– C'est un titre volontairement ambigu. Ambivalent. A la fois sincère et doté de l'accent de l'antiphrase. Simple et honnête reflet de la vérité occitane. Un univers souvent d'une beauté à vous couper le souffle – à condition de ne pas confondre pittoresque et beauté –, mais portant au visage la croix de l'assigné (voir Lorca). Une lumière de l'Éden traversée des reflets blafards de l'abandon ; une lumière blessée... ».

In : « L'espace de l'écriture occitane »
Dialogue entre Henri GIORDAN et Max ROUQUETTE

nous tranchions avec la bouche leurs tiges amères. Et c'était pourtant comme une carresse ». C'est ainsi que fonctionnent la plupart des

Lune pleine », va s'offrir aux gardians perdus d'un mas de Camargue, et il sent vivre ces gardians endimanchés qui attendent leur nuit d'amour de mois en mois, et il



2

textes de « Vert Paradis » : ils n'ont pas besoin de situations grandiloquentes, écrits dans un style ample, limpide, rythmé ; ils disent la magie de l'évidence, la portée universelle de l'ordinaire. Ils sont le fait d'un écrivain, et ce mot galvaudé reprend ici toute sa signification : l'écrivain est celui qui fait du travail de l'écriture une initiation qui, par l'écriture, va du monde au monde.

L'écrivain est un chaman du quotidien. On entre dans ce « Vert Paradis » comme dans l'arbre creux des contes, porte secrète de l'intimité des choses, et l'on devient la vie tout entière en étant le perdreau « à la gorge couleur de silex » qui cherche le grain sur les chemins de poussière blanche, et en étant le chasseur patient qui l'attend dans son affût, en étant le crapaud torturé par les gamins « dont les yeux auraient bu toute la pitié du monde », en étant les fleurs enivrées d'abeilles et les abeilles enivrées de fleurs... Le lecteur sent vivre la toute jeune prostituée d'Arles, vêtue de blanc comme pour des noces qui, dans « Le Spectre de la

entre dans les « Songes capturés » comme dans un pays fragile, et il devient un instant l'enfant qui sait tout parce qu'il veut tout découvrir, l'enfant qui capte « les secrets de l'herbe » et qui, une nuit, comprend tous les secrets des hommes en suivant pour chemin les reflets de la lune sur les choses et dans les miroirs...

Un aphorisme zen dit : « D'abord il y a les montagnes et les rivières, puis les montagnes ne sont plus des montagnes ni les rivières des rivières ; enfin, les montagnes sont à nouveau des montagnes, et les rivières des rivières ». Oui. La vie banale des

- 1 - Dans la campagne d'Argeliers.
2 - Le troupeau d'Argeliers aux ombres végétales...
3 - Max Rouquette dans les ruines de Gardies.
4 - Argeliers-des-Garrigues sur fond de pic Saint-Loup.

villages des garrigues, la vie banale tout court, on peut, bien sûr, banalement, la raconter. Mais on ajoute du gris au gris. C'est le « roman réaliste » ou la littérature de sous-préfecture. Un bon écrivain, lui, « romance » ou parle d'autre chose. En tout cas, il ajoute des oripeaux à la banalité. C'est la littérature de littérateurs, celle des salons ou celle dont nous entretenons les médias. C'est l'honnête et médiocre tout-venant des Lettres (qui peut toutefois obtenir le Goncourt). Et puis, il y a un troisième stade. C'est « l'entrée dans le monde » derrière les simples apparences, c'est la fusion avec la réalité au-delà des jugements de valeur, des modes ou des déguisements littéraires. C'est la rencontre avec l'infini mystère du quotidien. A ce niveau supérieur, « les montagnes sont redevvenues des montagnes et les rivières, des rivières ». Le biologiste Henri Laborit écrit que « notre devoir d'homme est simple, au fond, il consiste à oublier notre force pour utiliser notre imagination ». Et Max Rouquette le dit aussi avec une image : « la

tutelaire : là, le figuier ou s'est pendu Çaçola ; là, celui ou les enfants pendirent le chien du vagabond ; là, les souvenirs de cruauté et de joie mêlés dans le labyrinthe de « la bonté de la nuit ». De là, on voit bien la plaine cultivée, pleine de ceps noirs sur la terre rousse ; puis le grand océan des garrigues où les charbonniers ne travaillent plus et que sillonnent les sangliers. Au-delà, le pic Saint-Loup est une borne et un vieux totem et son sommet est bleu presque autant que le ciel.

« Ce lieu est un amiradou », dit Max Rouquette. « De là, on voit tout le pays. C'est comme un affût établi pour la chasse et de ce grand affût, au lieu de saisir les oiseaux, on peut saisir le monde. On surnomme les gens d'Argeliers « lous Badaïres », les badauds. Il y a là un peu de vérité ; quand on a connu, petit, cette ouverture du regard, on ne l'oublie plus ».

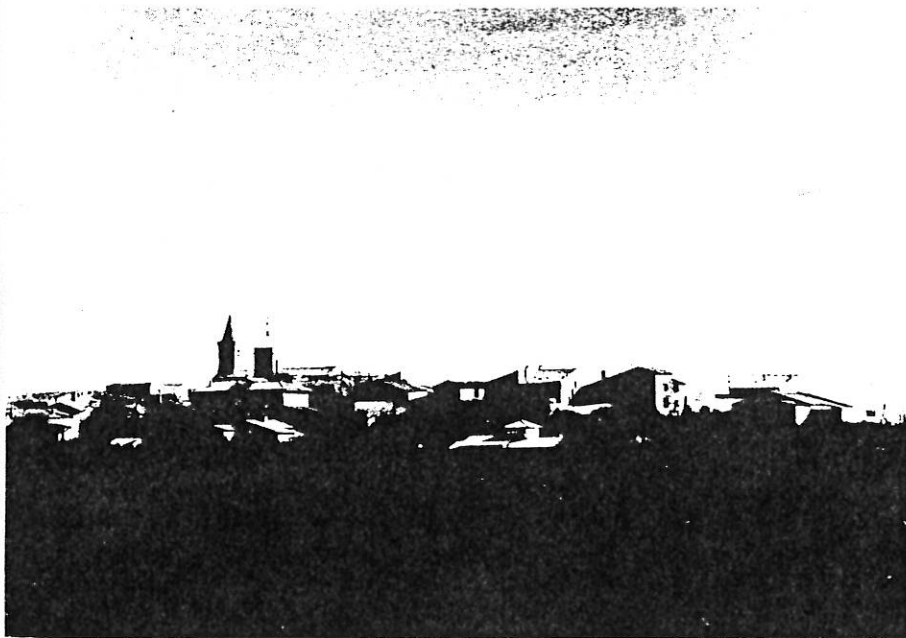
Max Rouquette est né ici en 1908, dans une famille de propriétaires-vignerons. « Avec mon père, enfant, j'allais au jardin sur la mule, fier comme Sancho Pança. Je rêvais.

Breton... Ayant rencontré Dezeuze « l'Escoutaire » à Montpellier, puis J.-S. Pons et le mouvement littéraire occitan de son temps, il mène de pair sa carrière médicale et son œuvre littéraire : les proses de « Vert Paradis » (dont deux volumes encore à paraître), des poèmes, des pièces de théâtre, des articles, un journal. C'est un des fondateurs de l'I.E.O. à la Libération, un des animateurs de la revue « Oc » (qu'il dirige aujourd'hui), et du Pen-Club de langue d'Oc, qu'il représente un peu partout dans le monde, liant des amitiés avec des écrivains de tous pays. Par ses écrits et son action, il est un de ceux qui fondent en dignité la culture occitane moderne. Malgré le tirage confidentiel des œuvres en oc, la mauvaise diffusion chronique, le silence des médias, sa prose nourrit tous ceux pour qui l'occitan est autre chose qu'une musique nostalgique ou qu'une poignée de slogans. Il est au-delà des modes et des chapelles, se défie des particularismes, qu'ils soient de clocher, de groupuscule, d'école littéraire ou de clan. C'est qu'il a une très haute idée de la fonction de l'écrivain et de la fonction de l'écriture. Fin 1980, la publication en français de « Vert Paradis », par une nouvelle maison d'édition : « Le Chemin Vert », est un événement littéraire. Ceux qui lisent (et même certains qui lisent peu), et qui avaient jusque-là l'alibi de « la barrière de la langue », fût-ce en Occitanie-même, découvrent que Max Rouquette est l'un des plus grands écrivains de ce siècle. Non seulement, un des plus grands de ceux qui ont écrit dans sa langue, avec Joseph d'Arbaud ou Joan Boudou, mais l'égal des Faulkner, des Joyce, des Tournier, des Buzzati... Le traducteur, Alem Surre-Garcia, écrivain d'Oc, a travaillé en équipe et en liaison avec l'auteur : « Il fallait rendre compte des variations de ton entre les textes, et en même temps, conserver une unité ; on a évité surtout la fausse couleur locale ; on a traduit ce texte avec autant d'exigence de clarté et de fidélité que si c'était du hongrois ou de l'anglais... Ma compagne, Françoise Meyruels, est comédienne ; elle disait, à mesure, le texte traduit et on se le « mettait en bouche » pour juger de son effet... ».

La critique nationale et internationale (bien plus que la régionale, amorphe et insignifiante, et qui au mieux suit Paris avec trois ans de retard) prend acte de ce succès et s'éveille, tantôt avec étonnement, tantôt avec gêne, tantôt avec fougue, à la connaissance d'une œuvre inclassable et de premier plan, témoin d'une culture occitane au présent.

J'en connais qui sont allés au fond de l'Orient chercher la réalité des choses, chercher le fin mot ou le sens du silence. Par cet utile détour, ils ont compris la parabole des « montagnes et des rivières » et découvert ce qu'avant eux avait trouvé Keyserling : « l'Orient est en nous. Il y a un Orient intérieur que connaissent bien le poète, l'enfant et la femme, et qui est l'autre nom d'une disponibilité, d'une puissance d'être et d'imaginer ». Je crois que l'on ne peut qu'être convaincu de la vérité de cette pensée, après avoir lu « Vert Paradis » : nul mieux que Max Rouquette n'a exprimé le profond Orient du monde...

Revue Connaissance du Pays d'Oc
Photos Harold CHAPMAN



réalité est dans la réalité comme dans le noyau il y a l'amande ».

« Le centre du monde est sous chacun de nos pas... »

Nous voilà arrivés à la fin d'un périple où la géographie et l'imaginaire se confondent. Nous sommes dans le village d'Argeliers où Max Rouquette a passé une enfance qui est la source profonde de son œuvre. Les petites rues aux maisons belles et lépreuses, patinées par les générations passées ou réparées de neuf, l'église romane avec ses bandes lombardes et ses graffiti gravés au couteau par les gamins de l'école, la « Casa di Dante » avec sa croix de chaux blanche au-dessus de la porte, la maison des Rouquette où le vin dort sous la voûte des caves, les terrasses avec des comportes pleines de fleurs et les chiens errants suivant de loin le troupeau de moutons, disent la vie encore active d'un village viticole. Le boulevard du « tour de ville » est bordé de talus surmontant les jardins : (là, le mûrier

Et de là, tout est sorti... ». Son enfance l'ouvre à la connaissance profonde de la nature, du milieu humain des villages et à une tradition orale d'Oc dont la force d'expression et le sens du mythe nourriront son écriture. Un de ses arrière-grands-pères avait été médecin. Comme lui, il fait sa médecine à Montpellier. Entretemps, était née sa vocation d'écrivain. Au lycée, il était le meilleur de la classe en français et se plaisait à écrire. Cette vie qui l'entourait et qu'il avait en lui, il voulait la rendre par la plume. Mais la langue directe, l'occitan, et la langue des études ne faisaient pas bon ménage. Un jour, son père, dans une promenade, lui dit une strophe de Mirèio de Mistral. Et, à travers la poésie des mots quotidiens élevés au rang de poème, il comprend qu'il a trouvé son outil. Dès lors, il lit beaucoup et n'arrêtera pas de fréquenter les grands textes d'une « bibliothèque idéale » dont les axes sont Shakespeare, Cervantès, les tragiques grecs, les dramaturges irlandais, les poètes espagnols, Rilke, Essénine, Mistral, Malraux, Faulkner, Nelli, André

JEAN JOUBERT

UN BON SAUVAGE



BERNARD GRASSET
PARIS



La garrigue comme découverte, initiation :
"un labyrinthe dont il suivait le fil secret"
(En : "un bon sauvage", roman de Jean Gauthier).

Lorsque Lélia eut commencé à travailler, ils prirent l'habitude de faire de longues promenades à travers la campagne. Fleurnoy allait à Lissargues, il entra dans la cuisine, il criait : « Eh ! Marco. » Il entendait la voix de Marco dans le grenier : « Une minute, veux-tu ? Monte ! » Fleurnoy le trouvait devant le chevalet, les vêtements tachés de peinture, comme s'il venait de livrer un combat. « Tu permets ? Je finis cela. » Fleurnoy jetait un coup d'œil à la toile, puis il s'asseyait près de la fenêtre, et il regardait la cour poussiéreuse où le chien tirait sur sa chaîne, et, plus loin, les vignes maintenant bleues de sulfate. « Voilà, disait Marco, ça ira pour aujourd'hui ! » et il expliquait qu'il avait voulu faire ceci ou cela, souvent des oiseaux, le vol des oiseaux. Des lignes bleues, rouges et noires s'arrachaient de la terre, rejointes par d'autres lignes plus légères : un labyrinthe dont il suivait le fil secret. Il demandait : « Ça te plaît ? qu'est-ce que tu en dis ? » Et Fleurnoy : « Bien, très bien ! Ce coin, à droite, encore un peu confus peut-être... » Marco déplaçait la

toile, la regardait à distance, la tête un peu inclinée. « Ce n'est pas fini, mais tu as raison : il faudra que je simplifie, là, comme ça, cette tache bleue, et là... »

Puis ils partaient par les chemins entre les vignes. Ils montèrent au sommet du pic, et là-haut, tout à coup, on arrive au bord de l'abîme ; on voit la plaine, les étangs, la longue courbe de la plage, la ligne de crêtes des Cévennes, et, un jour que le temps était clair, ils découvrirent au loin la chaîne neigeuse des Pyrénées. Le vent siffle dans une hideuse croix de fer, dressée par quelque mission, et que Marco se proposait de faire sauter, se demandant où il pourrait trouver l'explosif nécessaire à cette entreprise de salubrité publique, quel mécène, quel ami de la nature accepterait de la subventionner. Ils tournaient le dos au monstre ; ils regardaient les hirondelles, portées par les vents ascendants, gravir l'air de leurs ailes immobiles, puis, d'un brusque mouvement, comme si elles eussent rompu un fil invisible, plonger dans le gouffre. Ou bien ils allaient jusqu'au lac par le sentier à travers les pinèdes, et là, dans une combe, croissent de grands asphodèles : grappes d'étoiles blanches dans la pénombre. Enfin l'eau bleue scintille entre les arbres. Ils allèrent aussi dans le pays de Buège, au-delà des gorges de l'Hérault. Après avoir traversé un village à demi mort, on pénètre dans un désert de thym et de pierres. Dans un mas en ruine, Marco trouva une

tête de bélier, encore un peu sanglante, et si belle,
disait-il, qu'il l'emporta, la brandissant au bout de
sa canne comme un trophée.

Garrigue maure, espagnole, en langue d'occienne...

Joseph Delteil, extrait de "Choléra"
(œuvres complètes)

La règle est large.

Il fait chaud dans ces cloîtres de Navarre bâtis
sur des collines sèches où des pies et des roses
cassent sans rime ni raison au milieu des cyprès
et des corbeaux. Le soleil chauffe les pieds et Dieu
chauffe les cœurs. Les lézards font le reste.

Les oliviers sont pleins d'olives.

Un merle sur un roseau hurle une épouvantable
chanson faite de deux coquilles de noix et d'un
grain de sel.

Vive le merle !

Alice, Alice, fille de la mer et de la garrigue, en-
fant de l'encre et des étangs, ô jeune femme sèche
comme le mistral et comme le mistral passionnée,
fleur d'acacia et plume d'hirondelle, corps de
caoutchouc tout marqué de cuivre et de petite
vérole, petit cœur pareil à un ver à soie, petit
cœur tout nourri de livres et d'olives, ou plutôt
non pas d'olives mais de noyaux d'olives, non pas
de livres mais de caractères d'imprimerie, petit
cœur parfait comme la figure de géométrie que
l'on nomme cercle, ô Alice, je t'offre ici en témoi-
gnage d'amour quinze lignes de mon livre, en
attendant le recueil de mes œuvres complètes !

Elle est assise sur un banc de pierre calcaire,
près de la tourelle. Devant elle s'étage Pampelune
tout entière parmi ses collines teintes à la main
de chênes verts et de seigles jaunes. Alice regarde
la ville. Une sorte de fumée monte des usines par
le canal des cheminées. Des papeteries et des bras-
series préparent de la bière dans des cuves de
papier. La rivière Cientuga coule et se tord comme
une veuve inconsolable. Des arbres trouent les

toits de tuile et démolissent la perspective. Un clocher dort. Pampelune...

O Pampelune, Pampelune, comme volontiers je t'adresserais des suppliques et je te confierais des désirs ! Tu es propice au milieu de ton cirque de figues et de porcs à toutes les formes de la passion, et tu protèges également les baisers des femmes, les accouplements des chiennes et la fornication des fourmis. Tu connais la similitude des hanches et des roses, des oranges et des planètes. Tu devines l'essence derrière la forme, et tu casses la coque pour te complaire à l'amande. Tu joins les melons aux noisettes, et tu mélanges, ô fille de Pan, les grenades aux pommes de terre. Tu réalises l'unité, ô toi qui es dure et polie, ô toi qui sais que rien n'est vil. Les lis, tu les donnes en pâture à des mille-pattes, et tu juches des ânes dans tes citronniers. Tu es nourrie de tomates et toute pareille à une courge. O pâte des onctions sous la plus sèche des peaux ! Et tu es aussi pareille à un mouton, os aigus sous un ciel de laines. Tu es intelligence et sens. Tu m'aimes et je t'aime !

Choléra vient rejoindre Alice. Elles se prennent les mains en prononçant le nom de Jésus. Elles se taisent pendant deux minutes et quart, et leurs yeux sont pleins d'éloquence. L'une d'elles — je ne sais laquelle — murmure incontinent mon nom. Elles sont là au bout de ma plume, debout devant Pampelune, devant la Navarre, devant l'Espagne. Elles sont là, dans leurs grandes robes de bure, symboles de toute l'Espagne. L'Espagne est une jeune amante vêtue de bure. Toutes les sierras d'ocre sont des montagnes de bure. Les rivières sèches et jaunes, c'est de la bure. Ces cathédrales, ces piments, ces mules, c'est de la bure. Ces blés noirs, ces navires chargés de cuivre, ces Ribéra, c'est de la bure. Tu es toute bure, ô

Espagne. Tes cloîtres, ton Escorial sentent la bure. Tes Sévilles et tes Grenades mêmes, au fond, vois-tu, leur langueur est celle de la laine, leur souplesse celle du cuir. Il y a de la bure sur leurs reins, de la bure dans leurs citrons, de la bure dans leurs rues, dans leurs cigares et jusqu'au milieu de leurs Alhambras. Tout est bure. Tout est bure, Espagne, sous tes aisselles, au fond de ton ventre et jusqu'à la plante de tes pieds. Tout est bure, jusqu'aux ours de tes Pyrénées, jusqu'à la peau de tes oranges, jusqu'à ta couleur sur les cartes de géographie. Bure, bure, bure !

Ai-je écrit en tête de ce livre : l'Espagne c'est moi ? Ai-je comme elle cette maigreur des flancs qui est un rossignol et toute cette poitrine poilue comme un taureau ? Et comment savoir autant qu'elle unir l'étroitesse à la longueur, les doigts secs aux hanches mûres, un fa à un Abencerage, une guitare à la Maladetta, et clore le tout d'un seul coup d'archet aux environs de Gibraltar ? Eh ! à parler ainsi de toi, Espagne, je m'échauffe les lèvres et je chante, et je sens dans mon âme une vaste sécheresse, non pas la sécheresse du Sahara qui est plate et morte, mais cette sécheresse qui brûle et qui irrigue, qui admet l'or et la courge, qui alimente la chlorophylle et le marbre, cette sécheresse toute parfumée de tomates, de cloîtres et d'aigles, la sécheresse des vipères, la sécheresse de l'ail, la sécheresse de sainte Thérèse, la sécheresse de don Juan !

TROIS ROIS MAURES

Trois rois maures mangent des guêpes
Dans les vergers de l'Alcazar
En écoutant sonner des vêpres
Au lointain, vers Alcantara.

garrigue

Bob ter Schiphorst
François-Bernard Michel

Edition d'Alain Baudouin - Avignon

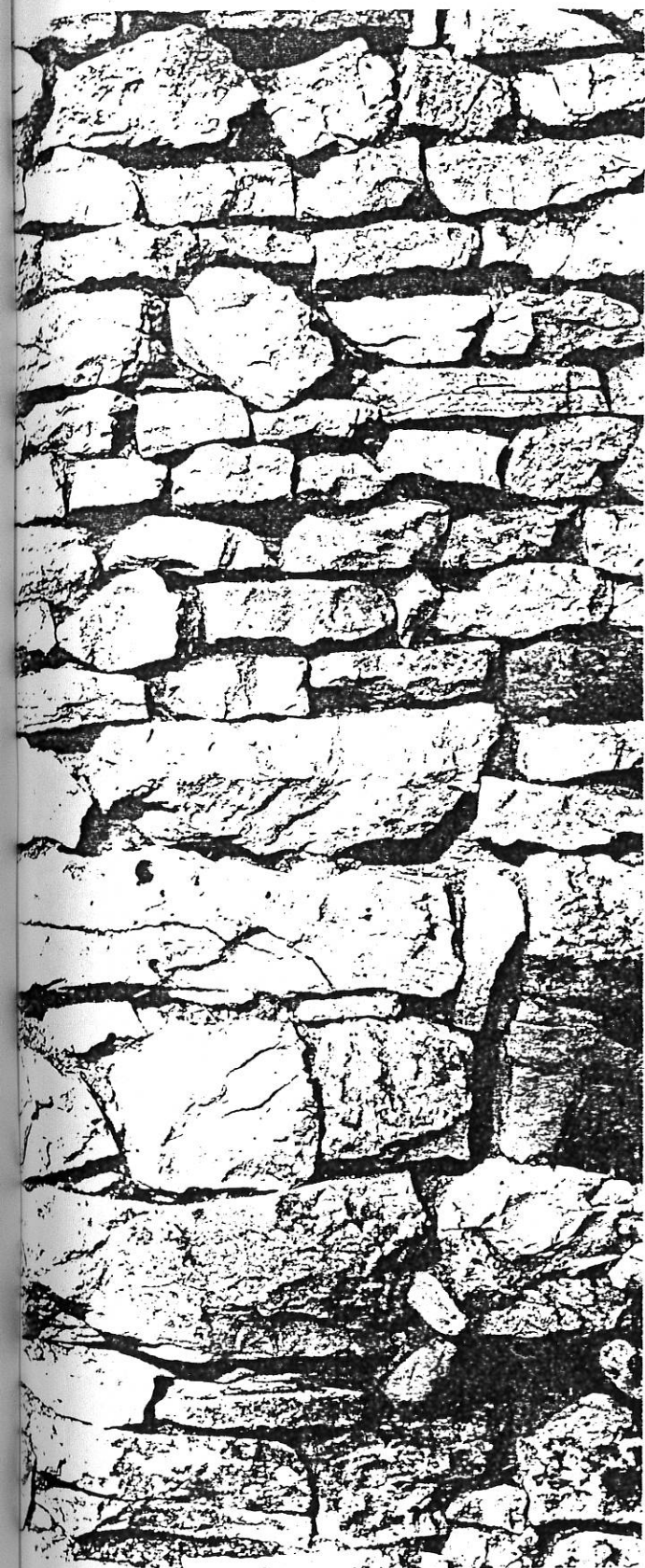
1979

Comme les judéo-chrétiens
les villages de garrigue
fondés sur le rocher
qui est soutien, matériau et rempart,
se dressent en hauteur,
au bout de la calade.
Maisons désordonnées,
lignes désalignées,
témoignent
du laborieux,
du progressif,
du petit à petit,
du jour au lendemain
des gens de garrigue.

Au sein de garrigue
se trouvent les ruines
du temps où elle fut
hospitalière,
prière,
contemplation,
audace,
d'éternité.

Déception de la fête finie
Emotion de la désolation
présence désuète

Mais l'exubérance végétale,
la prolifération naturelle,
la pierre vulnérable,
demeurent
prières.



Garrigue peut vous donner
le plaisir sublime :
"s'encagner".

En février-mars,
au midi,
devant un mur de pierres sèches
bien à l'abri
du vent du nord,
le soleil est plus chaud qu'on ne croit,
pour consommer
des munitions sommaires.

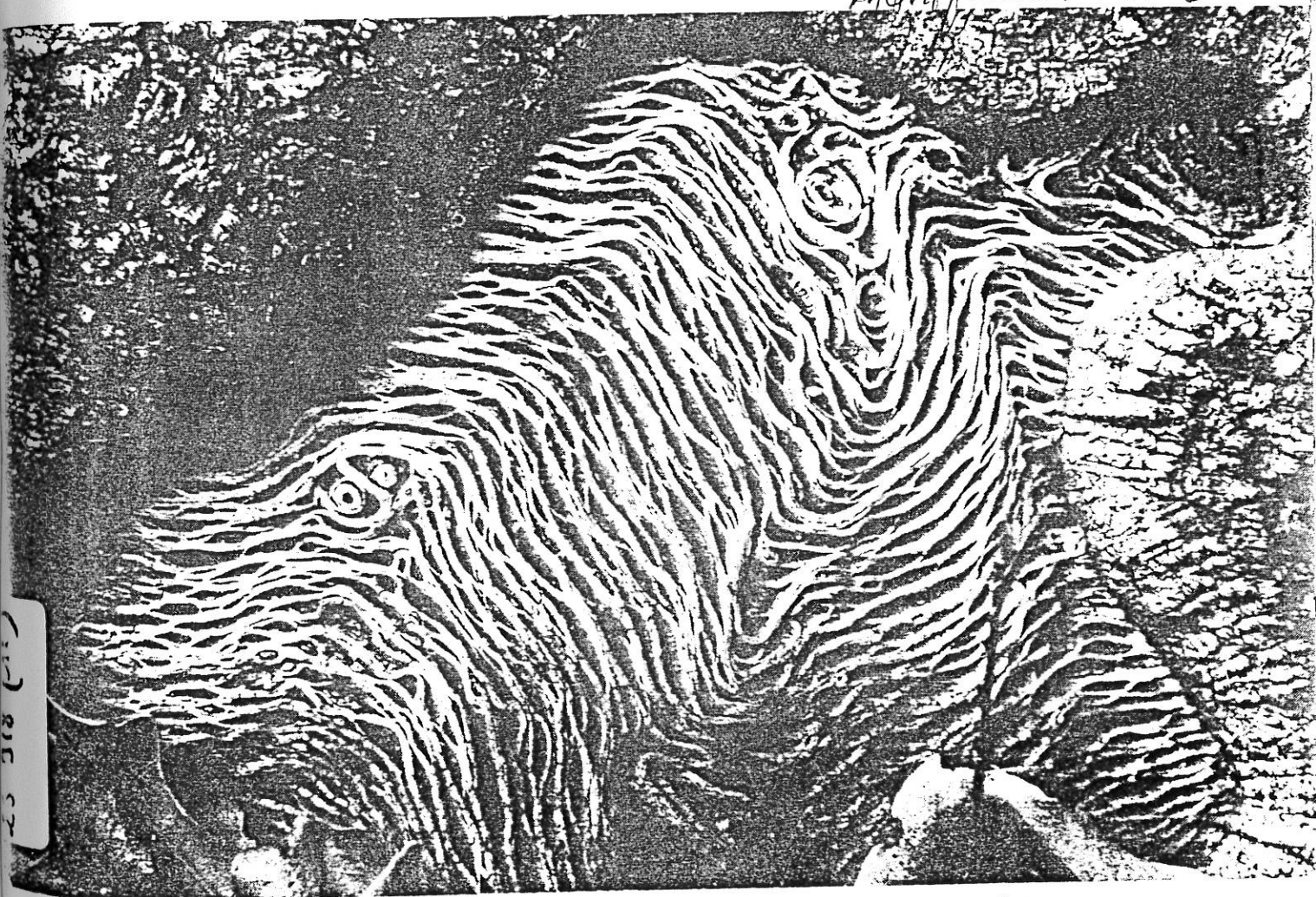
Et si vous ignorez la joie parfaite,
le raffinement
négligez les plaisirs
élaborés, sophistiqués,
artificiels,
laissez venir la somnolence
qui prépare la méditation.

25 918 (11)

LA GARRIGUE

PHOTOGRAPHIES DE BOB TER SCHIPHORST

imprimerie Municipale
Montpellier 1972



Textes de : Joseph Delteil - Jean Carrière -
Pierre Marie Michel - F.-J. Temple -

Citations de poésie ou prose sur "la Garrigue, Esprit des lieux"

2

Savez-vous ce qu'est la garrigue ? Rien de la haute futaie, rien de la vague lande, mais un chaud système de collinettes sans le sou, ardentes, intimes, peuplées de mâle pierraille, avec par-ci par-là, de rares bouquets de chênes nains, de la bruyère et de la lavande à foison. Le tout à tort et à travers. Sèches que le diable y ferait fortune. Et qu'une allumette en a raison.

A flanc de coteau, quelques rares oliveraies miroitent comme la peau des blondes. Parfois un carré de vigne montre ça et là son nez vert. Une longue ligne d'amandiers descend boire au ruisseau.

Là-haut, trois nuages se baladent dans le ciel, las comme des chiens qui laissent pendre leur langue.

100

C'est un pays orageux, tout dévoré de vents. Quelque chose le marque qui rappelle la cruauté à la fois et la mollesse des satrapes et des jardins de Damas. Il m'enivre chaque fois que je le revois par exemple comme un cédrat. Par les chemins des bandes de gosses crieurs de peaux de lapins qui sont asiates jusqu'aux ongles, le sang espagnol, le sang arabe partout visibles à travers la dentelle des veines.

Je vous le jure, lorsque se met à souffler de Narbonne à Toulouse le vent marin, c'est une étrange pâmoison. Il est humide et salé, tout chargé des principes des eaux, des vapeurs de la Méditerranée. Brusque aussi et onglé comme un chat. Il caresse, enveloppe, mûrit ; il énerve, irrite et saoule. A son contact, la terre s'amollit, les yeux des enfants se font moites. Il «travaille» les sèves dans les arbres, les veines mêmes du granit. Tout à son approche palpite, baille, fond. Au printemps, lorsqu'il se répand par les vignes, on les voit à vue d'œil bourgeonner et verdier. Tout cela par bouffées, par secousses. Les femmes ne le supportent pas. Il brise les nerfs, vous plonge l'âme dans une sorte d'angoisse, et vous laisse en désarroi...

Joseph DELTEIL

4

J'observe, depuis la terrasse, les solitudes arides, ces collines presque noires, où la lumière est si totale qu'elle dénature le spectre des couleurs en une teinte uniformément métallique dont toute vie est absente, où la végétation semble artificielle. Ces ornements de bronze sont scellés dans le marbre, et tout est blanc et noir. Quelle funèbre simplification ! L'enseignement que nous réserve ce paysage minéral et solaire n'est pas virgilien mais impitoyable. Les cyprès ajoutent à l'équilibre du ciel vide et de cette terre chargée de passion, ce trouble que la chair éprouve devant ce qui lui paraît éternel, l'esprit devant ce qu'il ne peut concevoir. Telle est l'énigme à laquelle ce pays doit sa profondeur et sa beauté : une interrogation nécessaire, mais destinée à rester sans réponse.

Jean CARRIERE

Le temps de Garrigue est venu

il faut

rêver d'autre silence

où s'éveillent les cicatrices

s'immerger en d'autres ferveurs.

La garrigue a éteint ses rivages d'olive

et les oiseaux de source

- en décrue de forêt -

creusent la toile ardente.

6

Sur un mur attentif
adossé à la mort
la neige du soleil abrite mon enfance.

Je prendrai ton nom

Dans l'arbre
je creuserai un sillon brûlant
qui me conduira vers tes soifs.

J'éclabousserai de silex le cœur des roses

Je disperserai
Tout-le-vert
entassé par l'épargne et par l'eau.

7
Je célébrerai sur les marbres du lit
les baisers grenade
de justice
que tu m'as disposés

Aux plaines de ton épaule
j'imaginerai
des aurores

Garrigue

pour tout ceci et pour
écrire ton ménologe

j'inventerai le désert.

Pierre-Marie MICHEL

8

à Joseph Delteil

Midi. L'heure médiane. Le fil à plomb.
Le coup de gong derrière les oreilles.
La bouche de sang, les lèvres tremblantes
de l'essaim où le frelon gras vrombit à
foison.

Plus de verdure. La garrigue blanche
en vertige.
Le roc, bœuf assommé.

Soudain, lui, royal, total, l'Ocellé, le monarque
persan, le Sultan souverain, l'émail vif serti
de regards, l'éblouissant, l'incomparable.

51
Son ventre de pur vermeil, sa gueule à muscles
ouverte, son œil qui vit au vitrail de son
corps, aux plis d'émeraude des flancs qui fré-
missent. Son propre cortège en lui, lézard cons-
tillé de bleu roi.

Un cri d'herbe égratignée.

La signature de la queue.

Le silence en feu. Seul. Unique.

Frédéric-Jacques
Temple

Les textes de F.-B. Michel, de Jean Carrière et Hervé Harant sont inédits. Celui de Joseph Delteil est extrait de « *En Robe des Champs* » (Ed. Bernard Grasset). Les poèmes de Pierre Torrells proviennent de « *L'Arrière Pays Clos* » (Ed. G.L.M.), « *Le Désert croit* » (Ed. du Seuil) et « *Evidence Formelle* » (à paraître). Ceux de P.-M. Michel ont été publiés dans « *Les Garrigues* » (Ed. Points et Contrepoints). Les textes de F.-J. Temple ont paru dans « *Les OEufs de sel* » (Ed. Guy Chambelland) et « *Villages* » (Ed. de la Licorne).



L. 3. 695
308



René Char
Œuvres complètes

INTRODUCTION DE JEAN ROUDAUT

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

CE VOLUME CONTIENT :

LES TERRITOIRES DE RENÉ CHAR

introduction de Jean Roudaut

Chronologie

Note pour la présente édition

LE MARTEAU SANS MAÎTRE

suivi de

MOULIN PREMIER

DEHORS LA NUIT EST GOUVERNÉE

précédé de

PLACARD POUR UN CHEMIN DES ÉCOLIERS

X FUREUR ET MYSTÈRE

LES MATINAUX

X LA PAROLE EN ARCHIPEL

LE NU PERDU

LA NUIT TALISMANIQUE

QUI BRILLAIT DANS SON CERCLE

CHANTS DE LA BALANDRANE

FENÊTRES DORMANTES ET PORTE SUR LE TOIT

RECHERCHE DE LA BASE ET DU SOMMET

EN TRENTE-TROIS MORCEAUX

À FAULX CONTENTE

LE BÂTON DE ROSIER

La Poésie "au maguic"
(Poèmes de Résistance,
1940-1944)

VIVRE AVEC DE TELS HOMMES

Tellement j'ai faim, je dors sous la canicule des preuves. J'ai voyagé jusqu'à l'épuisement, le front sur le séchoir noueux. Afin que le mal demeure sans relève, j'ai étouffé ses engagements. J'ai effacé son chiffre de la gaucherie de mon étrave. J'ai répliqué aux coups. On tuait de si près que le monde s'est voulu meilleur. Brumaire de mon âme jamais escaladé, qui fait feu dans la bergerie déserte? Ce n'est plus la volonté elliptique de la scrupuleuse solitude. Aile double des cris d'un million de crimes se levant soudain dans des yeux jadis négligents, montrez-nous vos desseins et cette large abdication du remords!

Montre-toi; nous n'en avons jamais fini avec le sublime bien-être des très maigres hirondelles. Avides de s'approcher de l'ample allègement. Incertains dans le temps que l'amour grandissait. Incertains, eux seuls, au sommet du cœur.

Tellement j'ai faim.

L'ÉCLAIRAGE DU PÉNITENCIER

Ta nuit je l'ai voulue si courte que ta marâtre taciturne fut vieille avant d'en avoir conçu les pouvoirs.

J'ai rêvé d'être à ton côté ce fugitif harmonieux, à la personne à peine indiquée, au bénéfice provenant de route triste et d'angélique. Nul n'ose le retarder.

PÉNOMBRE

J'étais dans une de ces forêts où le soleil n'a pas acc
mais où, la nuit, les étoiles pénètrent. Ce lieu n'avait
permis d'exister, que parce que l'inquisition des Éta
l'avait négligé. Les servitudes abandonnées me ma
quaient leur mépris. La hantise de punir m'était retiré
Par endroit, le souvenir d'une force caressait la fug
paysanne de l'herbe. Je me gouvernais sans doctrin
avec une véhémence sereine. J'étais l'égal de chos
dont le secret tenait sous le rayon d'une aile. Pour
plupart, l'essentiel n'est jamais né, et ceux qui le po
sèdent ne peuvent l'échanger sans se nuire. Nul
consent à perdre ce qu'il a conquis à la pointe de
peine ! Autrement ce serait la jeunesse et la grâce, sour
et delta auraient la même pureté.

J'étais dans une de ces forêts où le soleil n'a pas acc
mais où, la nuit, les étoiles pénètrent pour d'impl
cables hostilités.

CUR SECESSISTI?

Neige, caprice d'enfant, soleil qui n'as que l'hiv
pour devenir un astre, au seuil de mon cachot de pier
venez vous abriter. Sur les pentes d'Aulan, mes fils q
sont incendiaires, mes fils qu'on tue sans leur fermer
yeux s'augmentent de votre puissance.

SIGNATURE

96-287(2)
Le 2 sources
DATE

À LA SANTÉ DU SERPENT

I

Je chante la chaleur à visage de nouveau-né, la chaleur désespérée.

II

Au tour du pain de rompre l'homme, d'être la beauté du point du jour.

III

Celui qui se fie au tournesol ne méditera pas dans la maison. Toutes les pensées de l'amour deviendront ses pensées.

IV

Dans la boucle de l'hirondelle un orage s'informe, un jardin se construit.

V

Il y aura toujours une goutte d'eau pour durer plus que le soleil sans que l'ascendant du soleil soit ébranlé.

VI

Produis ce que la connaissance veut garder secret, la connaissance aux cent passages.

VII

Ce qui vient au monde pour ne rien troubler ne mérite ni égards ni patience.

VIII

Combien durera ce manque de l'homme mourant au centre de la création parce que la création l'a congédié ?

IX

Chaque maison était une saison. La ville ainsi se répétait. Tous les habitants ensemble ne connaissaient que l'hiver, malgré leur chair réchauffée, malgré le jour qui ne s'en allait pas.

X

Tu es dans ton essence constamment poète, constamment au zénith de ton amour, constamment avide de vérité et de justice. C'est sans doute un mal nécessaire que tu ne puisses l'être assidûment dans ta conscience.

XI

Tu feras de l'âme qui n'existe pas un homme meilleur qu'elle.

XII

Regarde l'image téméraire où se baigne ton pays, ce plaisir qui t'a longtemps fui.

XIII

Nombreux sont ceux qui attendent que l'écueil les soulève, que le but les franchisse, pour se définir.

XIV

Remercie celui qui ne prend pas souci de ton remords. Tu es son égal.

XV

Les larmes méprisent leur confident.

XVI

Il reste une profondeur mesurable là où le sable subjugué la destinée.

XVII

Mon amour, peu importe que je sois né : tu deviens visible à la place où je disparaissais.

XVIII

Pouvoir marcher, sans tromper l'oiseau, du cœur de l'arbre à l'extase du fruit.

XIX

Ce qui t'accueille à travers le plaisir n'est que la gratitude mercenaire du souvenir. La présence que tu as choisie ne délivre pas d'adieu.

XX

Ne te courbe que pour aimer. Si tu meurs, tu aimes encore.

XXI

Les ténèbres que tu t'infuses sont régies par la luxure de ton ascendant solaire.

XXII

Néglige ceux aux yeux de qui l'homme passe pour n'être qu'une étape de la couleur sur le dos tourmenté de la terre. Qu'ils dévident leur longue remontrance. L'encre du tisonnier et la rougeur du nuage ne font qu'un.

XXIII

Il n'est pas digne du poète de mystifier l'agneau, d'investir sa laine.

XXIV

Si nous habitons un éclair, il est le cœur de l'éternel.

XXV

Yeux qui, croyant inventer le jour, avez éveillé le vent, que puis-je pour vous ? Je suis l'oubli.

XXVI

La poésie est de toutes les eaux claires celle qui s'attarde le moins aux reflets de ses ponts.
Poésie, la vie future à l'intérieur de l'homme requalifié.

XXVII

Une rose pour qu'il pleuve. Au terme d'innombrables années, c'est ton souhait.

L'ÂGE DE ROSEAU

Monde las de mes mystères, dans la chambre d'un visage, ma nuit est-elle prévue ?

Cette terre pour navire, dominée par le cancer, démembrée par la torture, cette offense va céder.

Monde enfant des genoux d'homme, chapelet de cicatrices, aigrette buissonnée, avec tant d'êtres probables, je n'ai pas été capable de faire ce monde impossible. Que puis-je réclamer !

L'ÉTERNITÉ À LOURMARIN

Albert Camus

Il n'y a plus de ligne droite ni de route éclairée avec un être qui nous a quittés. Où s'étourdit notre affection ? Cerne après cerne, s'il approche c'est pour aussitôt s'enfouir. Son visage parfois vient s'appliquer contre le nôtre, ne produisant qu'un éclair glacé. Le jour qui allongeait le bonheur entre lui et nous n'est nulle part. Toutes les parties — presque excessives — d'une présence se sont d'un coup disloquées. Routine de notre vigilance... Pourtant cet être supprimé se tient dans quelque chose de rigide, de désert, d'essentiel en nous, où nos millénaires ensemble font juste l'épaisseur d'une paupière tirée.

Avec celui que nous aimons, nous avons cessé de parler, et ce n'est pas le silence. Qu'en est-il alors ? Nous savons, ou croyons savoir. Mais seulement quand le passé qui signifie s'ouvre pour lui livrer passage. Le voici à notre hauteur, puis loin, devant.

À l'heure de nouveau contenue où nous questionnons tout le poids d'énigme, soudain commence la douleur, celle de compagnon à compagnon, que l'archer, cette fois, ne transperce pas.

AUX RIVERAINS DE LA SORGUE

L'homme de l'espace dont c'est le jour natal sera un milliard de fois moins lumineux et révélera un milliard de fois moins de choses cachées que l'homme granité, reclus et recouché de Lascaux, au dur membre débourbé de la mort.

1959.

CONTREVENIR

Obéissez à vos porcs qui existent. Je me sou mets à mes dieux qui n'existent pas.

Nous restons gens d'inclémence.

LES DENTELLES DE MONTMIRAIL

Au sommet du mont, parmi les cailloux, les trompettes de terre cuite des hommes des vieilles gelées blanches pépiaient comme de petits aigles.

Pour une douleur drue, s'il y a douleur.

La poésie vit d'insomnie perpétuelle.

Il semble que ce soit le ciel qui ait le dernier mot. Mais il le prononce à voix si basse que nul ne l'entend jamais.

Il n'y a pas de repli ; seulement une patience millénaire sur laquelle nous sommes appuyés.

Dormez, désespérés, c'est bientôt jour, un jour d'hiver.

Nous n'avons qu'une ressource avec la mort : faire de l'art avant elle.

La réalité ne peut être franchie que soulevée.

Aux époques de détresse et d'improvisation, quelques-uns ne sont tués que pour une nuit et les autres pour l'éternité : un chant d'alouette des entrailles.

La quête d'un frère signifie presque toujours la recherche d'un être, notre égal, à qui nous désirons offrir des transcendances dont nous finissons à peine de dégauchir les signes.

Le probe tombeau : une meule de blé. Le grain au pain, la paille pour le fumier.

Ne regardez qu'une fois la vague jeter l'ancre dans la mer.

L'imaginaire n'est pas pur; il ne fait qu'aller.

Les grands ne se perpétuent que par les grands. On oublie. La mesure seule est blessée.

Qu'est-ce qu'un nageur qui ne saurait se glisser entièrement sous les eaux ?

Avec des poings pour frapper, ils firent de pauvres mains pour travailler.

Les pluies sauvages favorisent les passants profonds

L'essentiel est ce qui nous escorte, en temps voulu, en allongeant la route. C'est aussi une lampe sans regard, dans la fumée.

L'écriture d'un bleu fanal, pressée, dentelée, intrépide, du Ventoux alors enfant, courait toujours sur l'horizon de Montmirail qu'à tout moment notre amour m'apportait, m'enlevait.

Des débris de rois d'une inexpugnable férocité.

Les nuages ont des desseins aussi fermés que ceux des hommes.

Ce n'est pas l'estomac qui réclame la soupe bien chaude, c'est le cœur.

Sommeil sur la plaie pareil à du sel.

Une ingérence innommable a ôté aux choses, aux circonstances, aux êtres, leur hasard d'auréole. Il n'y a

d'avènement pour nous qu'à partir de cette auréole. Elle n'immunise pas.

Cette neige, nous l'aimions, elle n'avait pas de chemin, elle découvrait notre faim.

L'ALLÉGRESSE

Les nuages sont dans les rivières, les torrents parcourent le ciel. Sans saisie les journées montent en graine, meurent en herbe. Le temps de la famine et celui de la moisson, l'un sous l'autre dans l'air haillonneux, ont effacé leur différence. Ils filent ensemble, ils bivaquent ! Comment la peur serait-elle distincte de l'espoir, passant raviné ? Il n'y a plus de seuil aux maisons, de fumée aux clairières. Est tombé au gouffre le désir de chaleur — et ce peu d'obscurité dans notre dos où s'inquiétait la primèvre dès qu'épiait l'avenir.

Pont sur la route des invasions, mentant au vainqueur, exorable au défait. Saurons-nous, sous le pied de la mort, si le cœur, ce gerbeur, ne doit pas précéder mais suivre ?

FONTIS

Le raisin a pour patrie
Les doigts de la vendangeuse.
Mais elle, qui a-t-elle,
Passé l'étroit sentier de la vigne cruelle ?

Le rosaire de la grappe;
Au soir le très haut fruit couchant qui saigne
La dernière étincelle.

Gil JOUANARD

SOUS LA DICTÉE DU PAYS

(recueils publiés entre 1969 et 1975)



PARIS - GENÈVE

KAL

à André Ravaute.

Nous ne quitterons jamais l'aire tannée par les
pieds de ces éleveurs souples et nerveux.

Respirer n'avait de limite que très haut, d'en-
ceintes que les crêtes, de douves que les fleuves.

Sans prendre à la forêt plus que la largeur d'une
silhouette, l'homme agreste façonna le paysage
au moule de son regard.

La pierre mesurait le rêve à l'étendue.
Dire claquait, quand songer avait trop alourdi le
front.

Vivre ne durait que le temps de la force.

Mais, pour retrouver les pierres blanches du
chemin oublié, n'avons-nous pas déjà perdu trop
d'enfance ?

Et si tout retrouvait son poids, quel serait l'état
de nos muscles ?

CADASTRE ENSEVELI

A Erika

Nous allions seuls sur un chemin perdu,
brouillant à chaque pas les lignes de nos mains
afin de ne jamais plus faire retour à nous-
mêmes.

La nuit toujours nous surprenait, si grande
était notre soif du tournant à venir.

Sous chaque arbre battaient les feux d'antiques
migrations ; nous réapprenions la langue exacte.
Parfois un hymne écartait de ses pierres l'armée
des céréales. Nous retrouvions alors le ton
pour questionner, agenouillés au bord des
résurgences, à mille années-lumière de l'Ancien
Testament.

Nous refaisions l'apprentissage du silex, des
herbes, ouvrant des ports où la fatigue nous
ployait. Tout semblait s'assouplir.

Nous allions seuls sur un chemin perdu, nous
desquamant de tant d'années.

Qui, pourtant, nous suivait, nous rappelant
sans cesse notre nom et nous montrant la laisse
autour de notre cou ?

SQUARE

Leur forêt ils l'ont en permanence, enracinée dans leur enfance et qui ira toujours plus loin que le regard à travers l'infini sommeil des façades. L'intimité de leurs sentiers s'y noue autour de la moindre lueur et la gaine des murailles tombe en poussière sous un rayon venu de loin derrière leur mémoire.

Une odorante galaxie tourbillonne au cœur du silence et, une à une, les fenêtres prennent leur vol pour Ithaque.

Sur le chemin des herbes, le pas du promeneur dernier se hisse jusqu'au soleil du premier cri.

DOMAINE PRIVÉ

Au bord de la forêt la nuit s'écarte un peu
et d'entre les vestiges ta vérité se dresse sous
la clarté rugueuse du désir. Pourtant le seuil
est interdit à qui n'a su se rassembler autour
de sa question.

Au bord de la forêt l'écho résonne, illimité.

On n'entre pas dans la forêt avec toute son
ombre. On n'entre pas dans la forêt avec son
nom.

Au bord de la forêt le sommeil attend afin que
nul ne soit tenté d'aller trop loin en lui-même
lever sa peur.

Au bord de la forêt quelqu'un toujours vous
retient. Qui s'y trouve s'y perd.

STÈLE

Parfois, entre les façades, une écharde de bleu
s'enfonce dans la crasse.

L'Histoire a semé dans le ciel ces regards dont
le cri accuse à perte de vue.

Après le passage des civilisations, la pierre
retrouve sa vie intérieure, fichée hermétique
dans la clarté.

VALLON DU SAUTET

Nous avons parcouru des chemins de hasard,
cueillant l'éclat de l'eau et les silex cachés.
Un paysage obscur s'étalait à nos pieds entre
les branches basses ; au loin les hommes, bar-
dés de bruit, n'existaient que par l'exubérance
de leurs gestes.

Parmi les herbes, traces de demeures et de
combats, murs et pointes de flèches.

Quel message ont légué les maçons minutieux
qui dressèrent les colonnes de cette campagne ?
Quel ordre y régna et nous transmit cette
garrigue parfumée ?

PAYSAGE MENTAL

A Yves de Bayser

Tout le champ, ayant ramené à lui les marches
de l'horizon, s'est rétracté dans l'épi flamboyant
qui seul traite d'égal à égal avec le soleil, son
aîné.